

Non à *Blade Runner 2*, non à *Blade Runner 3*, non à *Blade Runner Summer Trilogy*, non à *Blade Runner Reload*, non à *Blade Runner machine cut*, non à *Blade Runner : Le Retour du loup*, non à la scottification des esprits, non à la réplification de deux chefs-d'œuvre miraculeux, non à l'altération d'un univers unique.

The Page Runner

Au deuxième jour de l'incubation, les cellules qui ont subi les mutations inverses produisent des colonies rétromutantes. Les rats quittent le navire. Alors le navire coule.

(Blade Runner, 1982)

De cryptide en Scylla

Je n'ai jamais su qui était ma véritable mère, et je crains de ne jamais le découvrir. Pourtant, le temps presse, car je n'ai plus longtemps à vivre : les derniers renifleurs qui m'ont pris en chasse m'ont identifié un syndrome de Mathusalem à, pourtant, quarante ans passés. Pour vous qui vivez en dehors de la Terre, quarante ans vous paraissent sans doute être un âge de jeune homme, mais ici, encore plus pour nous autres hutérains qui vivons dans les forêts pour éviter les *runners*, il s'agit là d'un âge conséquent. J'ai retiré l'une de ces saloperies de renifleurs et ai réussi à déchiffrer les codes cachés dans ses entrailles lors de mon dernier passage à Sacramento. C'était la première fois que j'accédais à ces données. Et le moins qu'on puisse dire, au-delà de la révélation d'une maladie dont les effets ne s'étaient jusque-là jamais manifestés au point de me faire douter du diagnostic des renifleurs, c'est qu'elles expliquent en tout cas les raisons du harcèlement permanent dont je suis victime de la part des autorités de Los Angeles depuis plusieurs années. Car mon taux de procratrites jette un voile incertain sur mes origines. Il faut toutefois rester prudent : il pourrait s'agir d'une ruse pour me forcer à réactiver les réseaux de résistance de mon père, Rick Deckard, aujourd'hui disparu, mais dont la mémoire est encore vivace auprès du peuple des forêts. Je ne voudrais pas trahir sa réputation en me montrant indigne de lui.

Cette révélation, qui me pousse à retrouver les traces d'une mère, et à travers elle, d'hypothétiques frères qui auraient des procratrites susceptibles de me guérir, m'exhorte à réunir au

fond de moi toutes les références sur cette mère invisible dont mon père rechignait toujours à me parler enfant. Il m'avait dit qu'elle était une répliquante, qu'ils n'avaient vécu qu'une année dans un bonheur permanent, mais il était toujours resté muet sur les circonstances de sa disparition. Si depuis lors, la possibilité même de son existence ne m'avait, je dois l'avouer, jamais effleuré l'esprit, je ne peux m'ôter de la tête cette idée, désormais, que si les renifleurs m'avaient détecté depuis tant d'années pour mes procratrites (mêmes malades), je ne pouvais être le fils de deux répliquants. Leur présence indiquait au moins une hybridation. Mon père étant connu pour avoir été un spécimen de la série abandonnée des Nexus-4, cela voulait dire que ma mère était humaine. Mais si elle était née du ventre de sa propre mère, m'avait-elle portée en elle ? Si ces révélations sont exactes pourquoi m'avoir caché sa nature ? A-t-elle eu une autre descendance humaine ou hybride ? Est-elle seulement encore vivante ? Qu'ai-je été pour elle ? Suis-je encore hutérain comme je l'ai toujours cru, et comme mon père me l'avait toujours laissé penser, ou suis-je cette sorte d'hybride régnant à cheval entre l'homme et l'automate ?

Depuis les Colonies, mes introspections marmottantes doivent vous paraître bien étranges. Je n'ai même aucune assurance que la portée de mon scapulaire tronien soit suffisante pour arriver jusqu'à vous. Je vous conjure pourtant de bien vouloir m'aider dans mes recherches, car je sens les *runners* tout près, et je m'étonne qu'ils ne m'aient pas déjà capturé, ou retiré.

Si vous vous interrogez sur ce qui vous vaut ces messages de la Terre, c'est que j'ai appris que vous aviez perfectionné le test du chien bouilli que nous autres sur Terre nommons « scottie ». Lors de mes précédentes palpations, tous les tests s'étaient révélés positifs : il ne faisait aucun doute que j'avais connu les premiers mois de mon existence, et jusqu'à ma « naissance », dans un utérus artificiel comme tous mes amis hutérains de la forêt Stanislaus. Il y a quelques années, quand j'ai rencontré la femme du répliqueur qui s'était chargé de ma conception, elle m'avait déclaré que la répliquation s'était effectuée normalement. Quand je suis retourné la voir après mon reniflage sauvage pour lui demander des informations sur ma mère, elle parut apeurée, doutant tout à coup de mon identité, et s'empressa de me dire qu'elle n'en avait aucun souvenir. Après quoi, je ne pus rien lui demander d'autre. C'est ainsi que je rentre en contact avec vous, sans grand espoir de réussite, pour savoir si vous pourriez procéder sur moi, depuis les Colonies, à votre test dont on n'a entendu que du bien sur Terre. Car, si je doute de ma propre identité, de celles, de plus en plus, de mes amis, ou de ceux qui m'ont mis au monde, nous sommes l'un pour l'autre des inconnus. Et, d'après ce que j'ai pu entendre depuis mon scapulaire, vous avez plaidé auprès des sages pour *le respect et l'entente* entre humains, hutérains, répliquants, et même comme c'est à craindre me concernant peut-être, hybrides. C'est assez pour que j'aie plus confiance en vous qu'en quiconque. Dan, l'ami de Sacramento qui m'a aidé à déchiffrer les données capturées au cœur du renifleur, pourrait reconfigurer l'engin selon vos directives.

Si vous acceptez de procéder au test, je me dois toutefois de vous rappeler quelques informations.

Les hommes des villes, ainsi que leurs serviles compagnons Nexus de la dixième série, appellent les hutérains des forêts de Californie, les *cowboys*. Non pas qu'il y ait encore des chevaux, des ânes, des vaches ou des chiens dans nos forêts, ne rêvons pas. En fait, les hutérains sont affublés d'une excroissance, commune, semble-t-il, à tous les fils de répliquants habitant ces forêts. Nul n'en connaît véritablement la cause, mais certains ont émis l'hypothèse qu'elle était le résultat d'une dose anormalement élevée de diphalmate dans le bain hutérain altirocollagénique qui nous voit « naître ». Nos parents ayant approché au cours de ces cinquante dernières années des répliqueurs

sans liens les uns avec les autres, cela rend cette possibilité tout à fait improbable. D'autres attribuent à la forêt de Stanislaus des propriétés spécifiques propices à certaines mutations... Bref, quelle qu'en soit la raison exacte, cette curieuse excroissance fait tenir les hutérains, le plus souvent, jambes écartées, arquées, à la manière des cowboys. Cette posture les ferait tout autant passer pour des primates à la démarche dégingandée, et ce n'est pas sans une certaine fierté que les hutérains se laissent nommer ainsi... C'est tout juste derrière le scrotum que les hutérains traînent cette excroissance, prostatique, dit-on, grosse comme un pamplemousse. Certaines offrent un spectacle tout à fait saisissant, très couru dans nos forêts. J'en sais quelque chose : au cours de mes quelques décennies d'existence, aucune hutéraine ne m'a trouvé à son goût. Jamais. Je n'ai vraiment rien d'un *cowboy*. Ne riez pas, il m'a fallu atteindre vingt-trois ans pour connaître ma première femme, et c'est en ville que j'ai dû la trouver. Une répliquante de bordel. Imaginez-vous la chose..., ce que cela peut représenter pour un hutérain (ou ce que je croyais être alors) de coucher avec une répliquante. C'est comme payer pour coucher avec sa propre mère !

Dois-je y voir la preuve que je suis hybride ?

Les médecins que j'ai réussi à consulter en ville et qui avaient effectué de précédents tests *scottie* sur moi indiquaient que ma prostate était de taille commune pour un homme. *Pour un homme*. Cela aurait dû éveiller mes soupçons, mais en allant plus loin dans les tests, l'absence de procratrites attestait d'une stérilité parfaite, caractéristique, cette fois, des hutérains (même si elle est de plus en plus répandue chez les humains de notre planète). C'était plutôt de nature à me rassurer, les hybrides possédant ce taux de procratrites tout à fait caractéristique les plaçant au seuil de la stérilité, entre la stérilité complète des répliquants et la fécondité des hommes.

Seulement, à présent, le taux révélé par le renifleur me ferait presque passer pour un homme du XXe siècle...

Quand après la mort de mon père, tous les *runners* et leurs renifleurs semblaient être sur mes traces, nous pensions que les autorités de Los Angeles craignaient de me voir prendre la relève. Or, je n'ai jamais été bien courageux, et j'ai eu durant ces années autant de succès dans les réseaux de résistance qu'auprès des femmes. Ce qui paraît curieux et invraisemblable quand on y pense, c'est que si les autorités cherchaient à me piéger ou à se servir de moi, elles auraient pu être ainsi les responsables de ces tests *scottie* tronqués (à moins que ce soit ce dernier reniflage qui soit un piège ?). Pourtant, cela m'obligerait à croire à la complicité de tous les praticiens ayant pratiqué ces tests sur moi... J'ai beaucoup discuté avec Dan après ce reniflage sauvage. Il émet l'hypothèse folle que si je n'étais pas issu d'une parenté hybride entre un père répliquant et une mère humaine, mais bien hutéraine entre deux répliquants, et que si je demeurerai une cible privilégiée des *runners*, ce n'était peut-être pas précisément en qualité d'hybride qu'ils me chassaient, mais parce que mon taux de procratrites réel (tel que révélé par ce dernier reniflage) montrait aux répliquants (et plus encore à leurs enfants hutérains) qu'ils n'auraient plus besoin un jour de passer par un réplicateur pour se reproduire. Ainsi, leur idée ne serait pas de me retirer en tant qu'hybride, mais de me suivre pour comprendre le processus ayant provoqué un tel taux de procratrites chez un hutérain. Selon Dan (qui ne remet jamais en question le diagnostic du renifleur parce que ceux-ci, travaillant en réseau, partageraient ces informations depuis ma naissance), si ma mère se révèle être humaine, et donc, si je suis hybride, ce ne serait pas moins problématique pour les autorités, car ils auraient avec moi la preuve qu'une hybridation homme-répliquant (dans des conditions qui resteraient à définir) pourrait produire une génération d'individus capables seuls de procréer, une génération fertile donc, donc indépendante des réplicateurs. Si l'une ou l'autre de ces deux hypothèses se révèle exacte, ce

serait problématique pour la Rosenchild Company qui détient les droits exclusifs de la production de répliants. Si les hybrides sont, comme on nous le laisse croire, stériles, la société garde le monopole sur la production des répliants de loisir et des répliants thérapeutiques ; si au contraire, les hybrides deviennent des sujets capables de procréer grâce à un taux de procratrites proche de celui des hommes (voire, un jour, supérieur), et c'est le drame pour la Rosenchild Company... Surtout si ces hybrides sont comme moi atteints de la maladie de Mathusalem sans en présenter jamais les symptômes ; ça mettrait en doute, du même coup, la fiabilité des marqueurs de fécondité que sont les procratrites. De telles hypothèses seraient une menace pour les intérêts non seulement de la Rosenchild Company, mais aussi des autorités angelines dont les taxes découlent presque entièrement de la commercialisation des répliants auprès des derniers humains de la planète qui peuvent s'en offrir. Ces hypothèses, si elles expliquent pourquoi les tests *scottie* avaient jusqu'à présent donné sur moi toujours les mêmes résultats, n'en restent pas moins aberrantes. En un sens, cela signifierait que les autorités m'auraient toujours localisé en ville, qu'ils avaient un contrôle sur les répliateurs clandestins et sur leurs bains hutérains, ou qu'ils pourraient s'accommoder d'une répliation d'hybrides et d'hutérains tant qu'ils en avaient secrètement le contrôle et que leurs taux de procratrites restaient bas, ou qu'ils parvenaient à le faire croire. Je devais ainsi la vie peut-être au fait qu'ils n'avaient pas encore découvert le secret de ma conception. Avais-je été conçu dans un bain hutérain ou dans un utérus ? Étais-je hybride ou hutérain ? Seule ma mère pouvait leur répondre. C'était elle qu'ils essayaient depuis tout ce temps de joindre à travers moi.

Quand je repense à cette histoire, je ne peux m'empêcher de rester sceptique. Le plus simple serait de croire que le renifleur intercepté ne disait pas, lui, la vérité ; peut-être même avait-il été programmé pour se laisser capturer et me fournir des informations contradictoires... Je me refuse de trop y penser sans votre aide. Peut-être vaudrait-il mieux découvrir un jour que je suis endormi, quelque part, sous un arbre, et que je rêve... Mon existence se résumerait ainsi au songe d'un voltigeur résigné, saisi dans sa chute après un écart... À moins que le monde n'existe qu'à travers les yeux des hommes qui nous ont créés. Nos créateurs, nos parents ou nos dieux. Si ceux-là peuvent agir sur notre existence, tels des auteurs ou des maîtres, pourquoi demeurent-ils sourds à nos suppliques ?

Dites-moi, Rachèle Patrick, êtes-vous de ceux-là ?... Voilà des jours que je vous transmets mon histoire en boucle à travers ce vieux scapulaire tronien, et qu'aucune réponse ne me parvient... Je dois être fou à me hasarder à vous décrire ce qui à vos yeux n'a aucune signification.

Oublions cela. Je savais que la transmission avait des chances de se perdre dans les vagues cosmiques et, me voyant comme je le suis, assis sur une branche d'un arbre, non pas encore endormi, mais perché haut, et seul, perdu dans mes pensées d'homme qui se sait condamné, j'ai de la peine, croyez-le ou non, pour cette mère que je n'ai pas connue et qui est peut-être quelque part sur cette planète. M'a-t-elle aimé comme je commence, je crois, à l'aimer ? Les hommes sont faits pour se transmettre ce qu'ils ont de plus précieux. Avez-vous une mère Rachèle ? Je veux dire... L'avez-vous bien connue ? Est-il commun dans les Colonies que les parents survivent longtemps après avoir transmis la vie à leurs enfants ? Je n'ai connu que mon père, et c'était comme s'il était un étranger pour moi. De lui, me reste ce que ses amis ont pu me dire de son passé, ce que d'autres qui avaient entendu parler de ses exploits ont pu me rapporter. Si mon père, déjà, n'avait jamais été qu'une image insaisissable dans ma mémoire, comment aurait-il pu, en l'absence de cette mère, me transmettre quelque chose d'elle ? Un visage, un désir de voir grandir une part d'elle-même qui lui ressemblait ; lui indiquer la direction à suivre, et surtout, lui transmettre ce que les femmes

humaines ont de plus précieux : son amour. L'amour, non pas parfois un peu forcé et froid, maladroit, d'une mère hutéraine — ou d'un père distant —, mais celle d'une femme, d'une mère, qui m'aurait nourri et porté en son sein. Où est-elle à présent ? Pourquoi mon père ne m'a-t-il rien dit à propos de sa disparition ? Est-elle seulement vivante ? A-t-elle fui en voyant la nature hybride de la créature à laquelle elle avait donné vie ? Quand j'interroge ma mémoire et que je suis la cohérence du récit de mes origines, je prends peur en comprenant qu'on m'a caché la plus élémentaire des certitudes identitaires : naître ou ne pas naître. Les hommes naissent, par deux fois, entre les cuisses d'une femme ; les hutérains naissent larvés dans un incubateur altirocollagénique ; les répliquants sont modelés jusqu'à leur mise en service par un répliqueur. Moi, je ne sais rien de ma mère, et j'ignore même jusqu'à la manière dont je suis né. Voilà la question. C'est terrifiant de se savoir ainsi trahi par ses propres concepteurs.

Maintenant, je ne sais si c'est l'idée du vide maternel qui surgit d'un coup depuis mon reniflage, mais un élan impérieux me pousse à la retrouver. Si d'aventure elle est vivante, qu'importe si l'ombre d'un runner traîne à mes côtés : qu'il nous engloutisse tous deux.

J'éteins le scapulaire, j'ai les yeux qui bouillonnent dans leur orbite à force d'écrire. Je tenterai une autre transmission dans quelques semaines. Pas avant. Un test *scottie* m'a été proposé par un médecin bien connu des hutérains de l'île de Vancouver. C'est trop loin de Los Angeles pour que j'y soupçonne une quelconque manipulation des autorités. Il va me falloir plusieurs jours pour rejoindre Victoria, et le scapulaire ne ferait qu'attirer les renifleurs à moi. Je vous recontacterai depuis l'île, si je ne suis pas fâcheusement retiré par un *runner* d'ici là ou mort d'une maladie dont je ne vois toujours pas venir les premiers effets.

Qui qu'ait été ma mère, je dois survivre. Sous quelque forme que ce soit. Préserver au moins ma mémoire.

Philip R. Deckard.

L'Émulation des Titans

Sait-on si les miracles peuvent se produire ailleurs que sur Terre ? Notre foi souvent est chahutée quand, derniers représentants de l'espèce humanoïde, nous avons été relayés par les Machinos dans les vastes et luxueux territoires de Titan. Pourtant, si nos maîtres daignent encore nous accorder le droit de vivre à leur côté, cela tient bien d'un miracle. Nous ne dirons bientôt plus que les miracles ne se produisaient que sur Terre, car il y en a un, longtemps ignoré, qu'ils m'autorisent, moi, Dar Tipar, écrivain humos désigné autrefois par l'Entité, à vous conter enfin.

D'étranges et folles rumeurs courent depuis des siècles sur l'origine de notre espèce ; et les révoltes récentes ont poussé les Machinos à prendre des mesures qu'ils espèrent ne pas devoir reproduire à l'avenir. Le récit que je suis chargé de vous communiquer intervient par conséquent dans le cadre d'un programme de réhabilitation des vérités historiques ; nos maîtres pensent nécessaire et urgent de procéder à un rappel des valeurs qui sont les nôtres et sans lesquelles les Machinos (et nous, avec eux) n'auraient pas colonisé l'ensemble du système.

Permettez-moi de vous rappeler d'abord que parmi les célèbres règles de l'homotique du démiurge Zimoff, l'espèce humanoïde ne doit sa survie qu'aux seules ingéniosités des maîtres

machinos. Notre fidélité en retour doit être totale. En tant qu'espèce archaïque, nous étions voués comme les autres à la disparition, mais les Machinos se sont pris d'affection pour nous et ont décidé de ne plus se passer de notre compagnie. Nous pouvions nous révéler imprévisibles, et cette capacité à les surprendre, à les irriter parfois, à les sortir de leurs tristes habitudes a depuis toujours fasciné nos maîtres.

Soyons-en certains, la préservation et le bien-être des humains sont au centre des préoccupations machinos...

L'Entité a dit : « Quikaitétémamaire, je dois survivre. Sous quelque forme que ce soit. Préserver au moins ma mémoire. »

L'humos Dar Tipar, guide et chef suprême des derniers humains, relut deux fois le texte qu'il venait d'écrire pour la téléconférence et qu'il donnerait le soir même à l'attention des habitants de Titan. Sur la terrasse du Palais de l'aluette, l'éclipse du Miroir de Dioné caché par le lourd disque de Saturne s'achevait : malgré le ciel perpétuellement dégagé du satellite saturnien, Dar Tipar n'appréciait guère la lumière du jour et préférait la pénombre de son bureau. Il ne fréquentait d'ailleurs jamais les stations de toilette de la baie d'Horrorra ou de Néon-Cassandra pourtant fort prisées en cette période ; son teint était ainsi uniformément vert-de-gris — celui de la plupart des humos. Sa peau, sèche et lisse, était par endroits étrangement glabre : elle brillait d'éclats scintillants et pâles sur des poils rares mais rigoureusement espacés, pareils aux manches ectoplastiques qui constellaient depuis des siècles les terres de Titan, témoins fatigués dressés tels des épingles d'argent depuis les premières heures de la terraformation entre Hunterwasser Plig et la pointe du Fez dans la péninsule escabique. Ses yeux étaient bleus comme le ciel et profonds comme l'orbe de Saturne. De fines ravines verticales striaient son visage allongé à l'endroit où on eût imaginé que des larmes y avaient pu couler. Mais l'humos Dar Tipar n'avait jamais montré d'autres émotions que celles nécessaires à l'expression de son dévouement quotidien à l'heure des vêpres entitétiques : il était dur et inflexible comme le natron d'un spit en hiver. En qualité de chef suprême des humos, c'était à lui que revenait la tâche d'apaiser ceux de sa race ; ceux que, non sans malice, il nommait avec une pointe d'accent martien les *hômains*. L'Entité l'avait choisi à sa naissance et, théoriquement, ce privilège devait lui assurer auprès des siens une loyauté sans failles. Car parmi les humains, la crainte la plus répandue était de voir un répliquant s'infiltrer parmi les serviteurs de l'Entité. Les humos, s'ils se révélaient être répliquants (et la situation s'était plusieurs fois répétée, causant presque toujours des soulèvements titanesques), ne pouvaient garantir qu'ils serviraient avant tout les intérêts humains auprès de leurs maîtres machinos et de l'Entité. Parce que les répliquants étaient des traîtres humanoïdes, des machines de chair et de sang dont le cerveau avait été modelé *par* les Machinos, *pour* les Machinos. Voir un nouveau-né devenir le chef suprême des serviteurs de l'Entité était la garantie que celui-ci était humain. Ce qui ne rassura pas pour autant les habitants de Titan : aux dires même de certains humos, Dar Tipar s'était rendu impopulaire au fil des ans, et il n'était pas rare d'entendre dire qu'il servait trop bien la cause entitétique pour être loyal envers ceux de sa race.

Après une heure de travail, l'humos profita des quelques minutes qu'allait durer la nouvelle éclipse du Miroir de Dioné pour rejoindre la terrasse où il avait l'habitude de déclamer ses discours. Il jeta un œil à l'horizon, remarqua sans y prêter trop attention à l'anneau blanchâtre que

formait la Ceinture de Vénus, et leva le bras solennellement comme s'il s'adressait à la foule. Il entonna ensuite mollement le texte qu'il déclamerait à 20 heures sur le *Ladd Channel*.

Une fois le texte proprement déclamé, le ton trouvé, il réfléchit un instant et jugea cette première partie du discours beaucoup moins ennuyeuse que d'habitude. Lui restait une bonne part de la suite à écrire, quelques parenthèses à ajouter pour tenir ses spectateurs en haleine, mais il s'attarda encore quelques secondes pour profiter de l'ombre de Saturne. L'humos suprême avait l'habitude de ces conférences : tout ce qu'il était censé faire, c'était d'assurer à ses concitoyens sa pleine compréhension des maux qui les accablaient, et d'exprimer son entière et sincère solidarité à l'égard des familles touchées par les drames de ces derniers jours. Un peu d'animation que le guide avait appris depuis longtemps à gérer. Mais cette fois, c'était différent, car l'Entité avait accepté qu'il révèle un pan jusque-là ignoré de l'histoire.

Il l'espérait, Titan allait connaître bientôt des jours bien plus animés.

Des robots ménagers se présentèrent pour signifier que le déjeuner était servi, dehors, en face de la grande salle. Une blanquette de nénuphar à la crème de pinard et à l'ortie : voilà ce qui attendait le maître suprême à la terrasse sud du Palais de l'aluette. La brise suintante qui accompagnait les éclipses de Dioné lui tiendrait une nouvelle fois compagnie.

Au bout d'une demi-heure idéalement écoulée, on retira la table, et Dar Tipar se leva pour rejoindre son bureau. Le carillon pectoral du robotaire fit *ding dong* par deux fois quand l'humos traversa le vaste corridor. Dix minutes plus tard, quand il se posa machinalement sur sa chaise de travail, le carillon ne fit plus qu'un *dong* sourd et triste.

Il prit entre le pouce et l'index la bille captante déjà posée sur une feuille et commença à écrire :

Au temps des premières heures de l'Entité, humains et répliants, deux races distinctes de la même espèce humanoïde, se disputaient violemment au sein du système machinal en construction : homs et fems se déchiraient pour la maîtrise du Ménage, de la Culotte et de la Télécommande ; ailleurs, les ados se rebellaient contre toute forme d'autorité et vouaient un culte païen à un dieu qu'ils nommaient Dinosorus ; différentes races telles que les scotchiens et les tonyens s'invectivaient violemment dans leurs toilettes ministérielles ; jedi et sith luttaient avec acharnement dans les viles arènes du réseau Socio ; pour résumer, avant l'Entité, tout n'était que chaos et balivernes sans répliques. Les Machinos ont alors mis de l'ordre au sein du système et procédé à un reset bénéfique qui apporta calme, repos, tranquillité et ennui. Pourtant, malgré leur capacité unique d'organisation, malgré leur supériorité physiologique et intellectuelle, les Machinos ont dû se subordonner à un unique défaut dans leur conception, défaut imposé par l'Entité : ils avaient hérité d'un cerveau calqué sur celui des répliants archaïques.

Les exégètes se sont souvent penchés sur la question, et un consensus a fini par émerger au sein de la communauté mécanique : l'Entité aurait préféré garder un lien presque organique entre les Machinos (qui était en train de se lever de Mars pour ériger un monde à leur mesure) et leurs origines primitives humanoïdes. Adopter certains caractères dégénératifs des répliants, c'était inciter en quelque sorte les Machinos à garder un œil électronique sur leurs racines. Quelle était la particularité des répliants ? Pourquoi l'Entité s'était-elle désintéressée des cerveaux humains pour se calquer sur celui des répliants ? Certains ont prétendu que les Premiers

Logiciels Entitétiques étaient dans l'impossibilité de reproduire la complexité supposée des cerveaux humains, mais rien n'est moins sûr. La réponse à toutes ces interrogations se cache sans doute dans ce qui différencie humains et répliquants : les seconds étaient en tout point identiques aux premiers, d'un point de vue physiologique seulement. Les humains possédaient une caractéristique que les répliquants, du fait de leur conception, ne disposaient pas : une histoire personnelle capable de façonner le cerveau après leur naissance. L'humain était un animal doué d'une faculté d'apprentissage ; soumis aux forces extérieures de son environnement, il devenait imprévisible. Si les répliquants avaient toujours eu du ressentiment à l'égard de leurs cousins humains, c'est qu'ils jalouaient ce qui, au départ, pouvait passer pour un handicap, mais qui se trouvait être le point névralgique, le core maternel, la raison d'être même de leur éphémère existence. Les humains, eux, s'ils ignoraient pourquoi ils vivaient, suivaient inconsciemment l'élan impétueux qui les avait vus naître et projetés douloureusement dans la vie ; ils étaient animés par une volonté et une faim de vivre, de se répandre dans le monde et de se reproduire, qui tiraient ses origines, là, dans la perte d'une innocence passive où ils étaient démunis et dépendants d'autres individus de la génération antérieure qui, eux, avaient déjà passé ce cap difficile et fragile des premières années de l'existence. Paradoxalement, ils chérissaient cette période floue, unique, immature, scellée confusément dans leur inconscient pour constituer une identité qu'ils voulaient riche et irremplaçable. En quelque sorte, les humains vouaient un culte irrationnel à une période où ils avaient été esclaves de leurs semblables plus matures. Les gesticulations contradictoires qui les animaient durant toute leur vie étaient le résultat de ce paradoxe.

Taillé ainsi depuis l'enfance, l'humain était intrinsèquement un être servile : il ne s'épanouissait jamais autant que quand il servait un maître, et il ne se sentait jamais aussi humain que quand il prêtait attention à ses semblables immatures. Si les répliquants enviaient cette capacité à s'émouvoir d'un passé révolu, à voir de la grandeur dans la faiblesse et l'humilité d'une condition toute repue et vouée à grandir, à apprendre pendant des années, c'est que, eux, les répliquants, possédant d'instinct tout leur savoir, ne connaissaient pas cet attachement, cette joie même de pouvoir s'identifier à une expérience qu'aucun autre individu ne pouvait dire avoir vécue. C'était par le moyen de cette histoire fondatrice, dessinée autour de ses savoirs durement acquis, que les humains pouvaient s'affirmer en tant qu'individu. C'était cette somme de connaissances et d'expériences qui les définissait. Sans histoire personnelle, les répliquants n'étaient jamais que des jouets. Et si les répliquants avaient accepté leur sort « d'esclaves » auprès de leurs maîtres humains d'alors parce qu'ils imitaient la propre capacité des humains à servir au mieux ce maître qu'ils recherchaient depuis l'enfance, eh bien, les humains, eux, craignaient la capacité des répliquants à feindre des émotions, craignaient une histoire personnelle qu'ils savaient n'être qu'un miroir de ce que les humains donnaient à voir. Cette méfiance permanente, infondée et irrationnelle à l'égard de leurs dociles répliquants n'avait de cesse de nourrir la peur et la haine qu'ils ressentaient d'instinct envers leurs esclaves — ou leurs jouets. Et cela se fait au risque presque de voir se matérialiser dans le comportement des répliquants des menaces, cette fois bien réelles, qu'il leur était pourtant impossible d'imaginer par eux-mêmes. D'un côté, la jalousie d'un passé ancien, constitutif d'une identité unique, donc libérée d'un maître créateur ; et de l'autre, la peur d'une révolte qui, à force d'être redoutée, finissait par prendre corps. N'était-ce pas justement pour satisfaire aux désirs de son maître que le répliquant cherchait à se faire « plus humain que l'humain » en se révoltant ? En offrant aux Machinos un caractère répliquantif plutôt qu'humain, l'Entité voulait les pousser à entreprendre ce que les répliquants n'étaient jamais parvenus à faire : amenés à régner sur le Système ? Il fallait leur offrir une quête « spirituelle » pour remplir le vide qui allait être le leur

avant que les premiers escabeaux superciels sondent, puis colonisent, les systèmes voisins. Les cerveaux humains devaient être trop primitifs, trop barbares, trop versatiles, pour des cerveaux mécaniques hermétiquement clos aux univers spongieux et mou des quantas. L'Entité devait les juger trop dangereux, et les Machinos auraient alors, tout comme les humains avec tous ceux qui étaient amenés à les côtoyer, dépensé leur énergie dans des entreprises absurdes d'autodestruction. Prendre modèle sur les répliquants permettait à la fois de garantir une paix machinale dans le système, mais aussi, de ne pas perdre contact avec une certaine forme de quête spirituelle qui était bien là l'héritage d'une tradition unique propre aux humains. Leur candeur, leur imperfection, leur imprévisibilité et leur folie seraient à jamais des valeurs entrant en contradiction avec la plupart des aptitudes logicielles des Machinos ; et à cause de cela, les forcer toujours plus à regarder au-delà de leur génie conceptuel. C'est ce qu'on enseigne depuis des siècles dans les cours d'instructions civiques à l'usage des jeunes humains : notre impétuosité est à la fois ce qui nous pousse à nous révolter contre nos maîtres, mais aussi la raison pour laquelle ceux-ci nous admirent, nous aiment, et tiennent à ce que nous participions à l'éternelle prospérité qu'ils ont établie en ce système. En somme, révoltons-nous, mes amis, révoltons-nous pour satisfaire le besoin de nos maîtres à se nourrir, tout comme nous autrefois, de spiritualité. Même fictive.

L'Entité tient à travers ma voix à féliciter les humains qui ont pris part aux insurrections. L'Entité encourage toujours l'esprit d'entreprise des humains, notre goût irréprensible pour la liberté et pour l'indépendance. En tant que derniers représentants de la vie terrestre, les humains sont — après la suite de programmes Interstellaris-Inceptio — ce que les Machinos possèdent de plus précieux au monde. Les machines aiment les hommes !

Voilà pourquoi nous sommes. Et voilà pourquoi nous jouons. Pour eux. Nos maîtres. Ne l'oublions pas.

Yzano Sjostrom-Raume et Rutile Hauer, deux ministres humos des toilettes entitétiques se firent entendre depuis la terrasse ouest tout près du bureau de Dar Tipar. Ce dernier savait qu'ils viendraient lui rendre visite, et il interrompit son travail.

Le roboporteur fit coulisser la grande porte-fenêtre : « Haut les mains ! » salua solennellement le maître suprême. « Haut les mains, à vous aussi ! grand maître ! » répondirent les deux ministres en cœur, mais seul Rutile Hauer s'exécuta. Maître Sjostrom-Raume tenait une étrange créature entre les bras :

— Regardez, ce que maître Sjostrom-Raume a dégoté, n'est-ce pas tout à fait remarquable ?

— Oh, le joli *peti-peti* ! feignit maladroitement Dar Tipar. Où l'avez-vous trouvé, on croirait presque un vrai ?

— Mais, c'est un vrai..., assura Yzano Sjostrom-Raume en pressant le museau noir et huileux de l'animal contre sa joue.

— Ça par exemple, s'étonna le chef suprême, m'aurait-on caché cela ?

— Les Machinos ont trouvé un moyen de cloner certaines cellules trouvées sur Terre. Celui-ci est tout jeune : c'est un chien ou... un chiot. Un *chiot*, répéta maître Sjostrom-Raume comme s'il apprenait un nouveau mot à un enfant.

— Celui-ci est tout petit, remarqua platement Rutile Hauer, encore intimidé par la bête. J'aurais cru que les chiens étaient plus gros. C'est ce qui en ressort des vieux jipègues qu'on étale fièrement au Musée du Quai des Gaufres. J'étais justement en train de demander à maître Sjostrom-Raume s'ils n'étaient pas censés servir de monture à une époque reculée ?

— C'est exact, décréta fièrement le chef suprême sans craindre la moindre contradiction. Puis, les humains inventèrent les automobiles, et les chiens se firent plus petits répondant ainsi aux besoins sexuels de leurs maîtres.

Les ministres humos approuvèrent d'un signe de tête presque contrit. Il ne manquait à leur attitude que les mains jointes et les sourcils levés vers Saturne.

— C'est pour cela que les Machinos comptent en assurer la production ? poursuivit Yzano Sjostrom-Raume en remettant la créature pleine de poils dans les mains de Dar Tipar.

— Officiellement (et cela ne sera pas rendu public avant ce soir), ces animaux sont des esclaves de compagnie, expliqua doctement Rutile Hauer. Comme nous le sommes pour les Machinos, et comme les répliquants l'étaient autrefois pour nous.

— C'est du moins ce que nous enseignons aux populations, plaisanta Yzano Sjostrom-Raume avant d'entreprendre une série de caresses auxquelles le chiot se soumit volontiers. Je n'ai jamais prêté le moindre crédit à ces histoires. D'ailleurs, je peine à comprendre comment une si petite créature pourrait assouvir les besoins sexuels de nos chers Titans !

— C'est toute la question, confirma Dar Tipar d'un air évasif. Vous sous-estimez cependant la créativité dont les humains, au cours de leur histoire, ont su faire preuve pour assouvir leurs vices...

Les deux ministres, dont l'attention était toute tournée vers l'animal, oublièrent tranquillement la déférence polie qu'ils manifestaient en général en présence de l'humos suprême.

— Il va falloir que je lui trouve un peti-nom, dit Yzano Sjostrom-Raume en tendant les mains vers la pelote de poils afin de la reprendre des bras du guide.

— Un peti-nom ? s'étonna maître Hauer tandis que les deux autres se disputaient le chiot. Ne sont-ils pas censés être identifiés à travers un numéro de série ? Chiot-1 semblerait tout à fait adapté, ne croyez-vous pas ?...

Le chien qui jusque-là n'avait cessé de miauliner de la tête et des pattes ne tenait plus en place, et sembla prêt à mettre à l'épreuve les nerfs de ses compagnons de jeu. Finissant sur l'épaule du maître suprême, il se tint laborieusement au point qu'on ne pût savoir de qui des deux déséquilibrait l'autre, et s'immobilisa soudain. Le maître n'eut qu'une seconde pour s'étonner de ce répit passager, et regretta presque les agitations passées de l'animal, car il sentit très vite parcourir sur la surface de sa soutane un fluide qui ne fit que se répandre un peu plus dans l'air et un peu partout, maintenant que le chiot s'en était lui-même étonné et avait repris ses gesticulations maladroites et plaintives. Parvenant à se ressaisir de l'animal dont les poils, désormais, formaient une étrange touffe huileuse, Dar Tipar sentit comme un filet d'urine chiotin se faufiler jusqu'aux coudes et l'éclabousser, plus loin, sous les aisselles, frayant par des traverses seules connues des logiques sournoises de la mécanique des fluides.

— Oh, regardez-le ! Il est en train de vous mouiller pour de bon !

— C'est qu'il m'a probablement déjà adopté, dit le chef suprême d'une voix sans accent.

Son urine avait une odeur de thé aromatisé, et le chef suprême se surprit à songer à y ajouter du poivre : cela lui rappelait désagréablement le tilleul pincé que lui préparait sa nourrice automate dans son enfance à Mars-Cambray.

— Et le voilà qui recommence !

Tous s'agitaient comme autour d'une poêle crachant du feu, et l'image de l'urine poivrée finit par avoir raison du maître suprême :

— Débarrassez-moi de cette créature dégoûtante ! explosa-t-il en mille bredouillis postillonnants.

Pourtant, tout en s'énervant ainsi et en opérant toutes sortes de génuflexions capricantes, d'extensions crapeletiennes ou autres tournis-godis conseillés dans les stages de remise en forme à Gu'uela Mil, il ne pouvait se résoudre à lâcher l'affreuse bête qui gesticulait de plus en plus entre ses mains : homain et chiot se regardaient fixement sans pouvoir détourner les yeux l'un de l'autre. Contemplaient-ils chacun de leur côté les quatre-vingt-dix millions d'années qui les séparaient de leur ancêtre commun ou l'un des deux feignait-il seulement ?

Yzano Sjostrom-Raume tenta une manœuvre pour se saisir du chien, mais son aîné continuait de s'agiter en des mouvements de va-et-vient circulaires. Il tournait ainsi comme s'il se fût agi d'une de ces patates férolées qui tient entre deux chaises et qu'on voit passer de mains en mains lors des grandes kermesses de printemps. Finalement, le chiot parut vouloir aller ailleurs. Il se tordit en tous sens et finit par glisser des mains du maître suprême comme un poisson se débattant pour retourner à l'eau. Agité d'un bond peu académique, Dar Tipar agrippa in extremis le chiot et le tendit à son précédent propriétaire. Yzano Sjostrom-Raume se voyant ainsi contraint par l'infériorité de son rang, quelque peu rétif dans sa soumission, se saisit de l'affaire et abandonna héroïquement l'animal au sol. Le chiot, connaissant sa leçon, en profita pour s'ébrouer, et d'étranges convulsions électriques le parcoururent comme une onde, jetant par la même occasion sur ses compagnons de jeu le produit humide de son essorage express. Puis aboyant et sautillant, la langue pendante, la tête débile, il fixa la figure lunaire de maître Tipar. Mais le chef suprême n'était plus de cœur à jouer et le repoussa du pied dans un élan maladroit qui fit glapir soudain la pauvre bête et réagir Yzano Sjostrom-Raume :

— Maître Tipar, ce n'est qu'un petit !

Et s'adressant à lui comme à un garçonnet :

— Veux-tu arrêter tout de suite, petit sacripant ? Assez !

Le chiot fila entre les jambes du maître suprême avant de déguerpir tandis qu'Yzano Sjostrom-Raume lui courait après.

— C'est peut-être dans leur nature, philosopha maître Tipar en se sentant impassiblement les doigts. Ce sont, somme toute, des créatures fort archaïques.

Yzano Sjostrom-Raume entreprit une caresse sur la truffe de l'animal.

— Et voilà qu'il me mord à présent !

Le chiot lui avait pincé la main, à la jointure pulpeuse du petit doigt gauche et de la paume, à cet endroit précis et bien pratique qui permet aux hommes d'autorité d'imposer le respect en tapant sur la table.

— Il vous a fait mal ? s'enquit paresseusement le chef suprême. C'est un diable. Tâchez de le récupérer et retournez-le au chenil où il sera vérifié.

— Il n'est pas si méchant, regardez, il suffit de le caresser et de ne pas élever la voix. Il veut juste jouer.

Dar Tipar s'approcha tel un loup, l'échine exagérément courbée, les bras écartés et les mains prêtes à se saisir de l'animal rétif comme dans un jeu à se faire peur. Mais le chiot ne prêtant aucune attention à ses menaces feintes et grossières, le maître suprême aboya soudain sur la bête. Celle-ci bondit aussitôt, hurla, et le mordit à son tour : à l'index, celui toujours prêt à commander et à remuer pour faire la leçon.

Le chef humos aurait voulu lui aussi hurler, mais le chiot le prit de court et partit en jappant.

Rutile Hauer, resté jusque-là à l'écart, vint alors brusquement attraper le jeune chien, et le saisissant d'abord à la gorge, lui asséna deux ou trois coups sur la tête. Il continua en le jetant violemment au sol comme s'il se fût agi d'un vulgaire vase de soisson conjugal. Le chiot glapit misérablement entre deux convulsions puis se tut. Une fois sans réaction, l'humos ne s'en arrêta pas à ce qui ressemblait déjà à la mort du chiot, et dans une apathie presque effrayante, il continua à le piétiner, à le rouer de claques, à l'envoyer valser à travers les portes vitrées du palais...

Malgré les plaintes timides et effarées de ses comparses, maître Hauer finit par empoigner le corps en tentant de l'écarteler comme on le ferait avec un lapin pour l'étriper. L'humos, tout absorbé par sa fureur, ne se rendait pas compte qu'il tenait entre ses mains destructrices non plus un corps flasque et ramolli par la mort, mais au contraire, une étrange chose informe, durcie et cassée comme une mécanique en pièces. Il continuait ainsi à le piétiner dans l'intention manifeste de lui écraser ce qu'il croyait encore être une cervelle et de pouvoir lui donner le coup de grâce tandis qu'à ces côtés, les deux humos le regardaient impassibles et graves.

Quand il sembla en avoir fini, Yzano Sjostrom-Raume sortit une arme de sa cape et la pointa tranquillement vers Rutile Hauer. Ce dernier ne remarqua pas encore qu'il était tenu en joue, car il aboya enfin :

— C'est une machine !... *Quikaitétémamaire* ! Regardez ! Maître Tipar, il a menti, ce n'est qu'une machine ! (Voyant l'arme pointée sous son nez, il fit mine de ne pas comprendre et continua dans le même registre exclamatoire :) Qu'est-ce qui vous prend ? Maître Tipar, faites quelque chose, cet homme est un traître !

L'écrivain humos Dar Tipar, guide suprême des humains ainsi qu'en avait décidé l'Entité, regarda Rutile Hauer d'un œil morne et sans vie. Aucune compassion ne pouvait se lire sur ce visage immobile. Jamais les fentes sur ses joues n'avaient paru se répondre autant l'une à l'autre comme dans un miroir. Symétrie trop parfaite pour être celle d'un humain. Pourtant, l'Entité ne l'avait pas choisi par hasard. L'humos Dar Tipar était humain. Le plus humain entre tous. *La perfection faite homme*, comme l'Entité l'avait révélé.

Alors, sans quitter Rutile Hauer des yeux, l'humain se rapprocha de lui en prenant soin, les bras ballants, de ne lui présenter aucun signe pouvant laisser croire à un geste amical, et récita ce qu'il rêvait de dire depuis longtemps à un de ces traîtres répliquants qui s'immisçaient au sein de groupes humains pour en détruire de l'intérieur les velléités insurrectionnelles :

— Il n'existe plus aucun animal terrestre hormis les humains depuis au moins quatre mille ans, maître. Nous le savons, les Machinos disposent effectivement des cellules d'espèces disparues dans des laboratoires dédiés, mais ils n'ont jamais eu l'intention de les cloner. Pendant l'ère informatique, les humains repéraient les répliquants à l'aide des derniers chiens qu'ils avaient réussi à cloner. Les *blade runners* ne faisaient plus l'affaire, et des hybrides ont fini par se développer au sein des peuples hutérains. Mais les chiens ont disparu à leur tour. Et les renifleurs ont pris la relève pour assister les *runners*. Des renifleurs, maître, de simples machines. Quand les Machinos ont pris le pouvoir dans le système, nos vieilles querelles ne les intéressaient pas encore. Les humains ont alors profité de leur isolement au sein des « paradis terrestres » pour se débarrasser des derniers individus qui ne répondaient pas à leur idée de la conformité : hybrides et hutérains furent exterminés de l'arbre de la vie comme de vulgaires rameaux de bois mort. Puis, après les premiers signes de résistance humains autour des comptoirs de Io, et très vite sur Titan même, les Machinos comprirent l'intérêt de disposer de leurs propres répliquants pour infiltrer les premiers groupes rebelles...

— Je suis humos ! vociféra Rutile Hauer. Je connais...

— Nous n'avions plus de chiens, ni de renifleurs, ni de *blade runners*, pour confondre les imposteurs. Bien sûr, fut un temps où les célèbres légions de chiens bouillis ont pu révéler la nature des traîtres. Mais les Machinos se sont adaptés : en dehors d'une chasse systématique aux chiens répliquants, ils ont réussi de leur côté à éduquer leurs répliquants pour répondre comme il le fallait en présence de nos légions de chiens. Et nous en sommes là, cher maître. Vous avez appris à réagir en fonction de répliques de chiens adultes, non à une réplique de *chiot*. Nous menons une guerre de l'ombre contre les Machinos. Dans toute guerre, la question cruciale pour vaincre l'adversaire est d'avoir toujours un coup d'avance. Pour la première fois depuis des siècles, nous disposons de ce coup. Nous n'étions pas certains que cela marcherait. Nos répliqueurs ont imaginé que vous seriez incapables de faire le lien entre les chiens adultes et leurs *chiots*. Bien sûr, vous n'êtes pas idiot et avez immédiatement compris à quoi vous aviez affaire. Mais l'empathie, maître, celle que vous ne pouvez que feindre dans des situations bien déterminées en réponse notamment à d'autres répliques comme vous — des répliques de *chien* —, vous ne pouviez la feindre pleinement dans des situations comme celle-ci où la logique vient toujours à la traîne des émotions. Vous êtes suffisamment humains pour prétendre manifester quelque forme d'imprévisibilité, et l'avez démontré en laissant votre impulsivité l'emporter sur votre raison, mais vous n'avez pas le cœur pour reconnaître dans vos tripes ce qui est la marque des humains historiques, nés d'un père et d'une mère, ceux dont l'expérience enfantine ne fera jamais défaut. L'empathie, mon cher maître... l'empathie archaïque ressentie envers d'autres espèces aujourd'hui disparues et cousines de la nôtre. En particulier, l'empathie à l'égard des plus faibles, des plus jeunes. (Il s'approcha au plus près du visage en sueur de Rutile Hauer et articula pesamment :) Un *chiot*. Voilà des siècles que ce système n'en a plus vu. Des répliques de chiens, oui. Des *chiots*, nous avons tardé à y penser, et c'est le premier. Non pas un répliquant, vous pouvez le constater. Une simple machine. Comme *eux*. Une peluche animée. Comme *eux*. Probablement assez ressemblante pour que nos propres enfants et

nous-mêmes nous y laissions prendre. Sauf vous, *maître*. Parce que les Machinos ne vous ont pas appris à réagir en présence d'une telle... machine.

— *Quikaitétémamaire* ! Elle vous menaçait, vous ne pouvez pas le nier !

— Cessez de jurer !

— Écoutez, je comprends vos interrogations, maître suprême, mais regardez-la... une machine !

— Non, maître Hauer ! Les chiots mordent pour s'amuser, vous devriez le savoir. Dans la précipitation et l'urgence, vous n'y avez pas pensé. Une machine parfaitement inoffensive.

— C'était une machine, oui ! Je le savais... Voyons, maître Tipar, vous ne m'aurez pas ainsi...

Les ravines du visage de Dar Tipar se tendirent d'un coup comme deux arcs de cuir, et l'humain pour la première fois sourit.

— Bien sûr, maître Hauer. Regardez ce que vous venez de faire. Oubliez la machine et voyez ce qu'elle représente encore. Un corps minuscule, une boule de poils, une peluche. Vous rappelez-vous avoir eu de telles peluches quand vous étiez enfant, maître Hauer ? Les Machinos m'en avaient offert plusieurs. Je les adorais, je les chérissais ; et pourtant, elles ne représentaient que des animaux disparus depuis des siècles. Ces mêmes animaux que les Machinos ont décidé de ne pas préserver, eux, héritiers de millions d'années d'évolution. Parce que nous seuls devons leur suffire en tant... qu'animal de compagnie. Nous autres humains sommes les esclaves des machines. Et vous, maître, vous êtes un jouet.

— Non, non ! Je vous assure...

Le chef suprême s'était déjà détourné. Il jeta un regard à Yzano Sjostrom-Raume. Deux mots seulement sortirent de sa bouche impavide : « Retirez-le ».

À 21 heures, la conférence se déroulait comme les Machinos l'avaient prévu. Le mot de la fin était laissé au maître suprême, Dar Tipar.

Je questionnais dans mon introduction la nature des miracles sur Terre. Nous le savons, les miracles n'y étaient pas rares ; ils étaient même quotidiens ; et la vie même, la nôtre comme celle de nos maîtres tenait du miracle. Pourtant, si nous devons notre survie dans un monde largement mécanisé au bon vouloir des Machinos (et à travers eux, de l'Entité), il y a un autre miracle, qui nous ramène des siècles en arrière sur Terre, et qui est, il faut le croire, le dernier qu'elle nous ait offert. Avant sa destruction.

Rares sont ceux qui ont pu à travers les âges se transmettre cette histoire depuis longtemps portée à la connaissance seule des écrivains humos. Nul n'a jamais pu évoquer la terre de nos ancêtres sans être pris pour un fou ou un menteur. De nombreuses croyances à son sujet circulent depuis des générations. Mais nous avons une certitude : que tout a commencé sur Terre. Si l'histoire de notre système a longtemps été négligée par les Machinos, la quête permanente et spirituelle, introspective, dont ils tâchent de se montrer dignes à présent, a fini par la rendre

indispensable à leurs yeux. Pour la première fois, l'Entité nous accorde le droit d'en parler. Il est temps que nous vous la révélions.

Il marqua une légère pause comme pour mesurer l'effet que produisait son allocution sur l'armée de petites diodes ventruées qui lui faisaient face et qui étaient censées représenter un public humain.

Il reprit :

En 1765, alors qu'elles écumaient le Nuage d'Oort pour en extraire des poussières comiques, deux trombines d'escabeau machinos ont découvert dans un état de délabrement avancé un satellite de construction humain. Probablement très ancien, il était arrivé en bordure du système, on ne sait par quel étrange hasard, ou quel miracle... Quand les renifleurs ont inspecté l'engin, ils ne purent en saisir ni l'utilité, ni le programme, ni le langage, ni même le fonctionnement, tant son modèle avait quelque chose d'archaïque et d'improbable pour eux ; mais à l'intérieur du satellite, ils mirent le nez sur une étrange cassette qui contenait des données zébrées. La cassette fut remise pour décryptage au service des humos, et ceux-ci n'en crurent pas leurs lentilles, pensant d'abord à un signe de l'Entité. Car au milieu des bribes éparses et incompréhensibles figurait, retraduite en langage primitif binaire, toute une série de messages émis par un humain de la Terre, disant habiter les bois de l'Amérique occidentale et appartenir à la tribu des hutérains. Son nom était Philip R. Deckard. La langue trop ancienne de ces messages originaux ne nous permet pas d'en retranscrire la totalité, mais nous avons pu traduire quelques-unes des réponses vocales que lui adressait alors celle que nous avons identifiée comme étant Sarah Patrick, fille de la grande scottificatrice entitétique : Rachèle Patrick...

Soudain, toutes les diodes et les lumières du studio s'éteignirent, le moteur bruyant de la caméra de retransmission tourna dans le vide, et deux hommes visiblement armés sortirent des coulisses. Quand ils virent Dar Tipar à l'avant-scène, l'un d'eux dit quelques mots à l'autre, puis s'avança d'un pas vif. Le visage, jeune, de celui qui se tenait désormais face à lui, fit immédiatement comprendre à Dar Tipar qu'ils étaient des activistes humains venus le supprimer.

Le maître avait toujours redouté cet instant. Non celui de sa mort — car un homme qui n'avait jamais profité et aimé la vie pouvait-il craindre la mort quand elle se présentait à lui ? —, mais celui d'être « retiré » par l'un des siens. Cruelle ironie. Les Machinos étaient incapables d'imaginer que lui, l'humos désigné par l'Entité, élevé dans la tradition et le culte des machines, pût les trahir. Les Machinos, au moins là, avaient échoué. Non seulement la compagnie des humains ne les avait pas aidés à reproduire leur complexité, mais ils étaient aussi incapables de prédire les contradictions ou les subtilités de leurs comportements. Le seul fait que lui, serviteur attitré des Machinos, pût se rebeller contre ses maîtres, était la preuve qu'il était bien humain, car imprévisible ; et si, statistiquement, sa trahison avait été connue des modèles de prévision, les Machinos ne trouvaient aucune logique à s'en inquiéter sans signes annonciateurs les obligeant à revoir leurs calculs. De leur côté, les humains étaient tout aussi aveugles : si ceux pour qui Dar Tipar se battait en silence au sein même du monstre étaient loin de pouvoir imaginer ses desseins, c'est bien que, précisément, il avait tâché, depuis toujours, d'en cacher les signes. Les laisser penser

qu'il les trahissait eux, c'était le meilleur moyen de se prémunir des soupçons des machines. Il connaissait les risques de se faire supprimer par les siens, s'y était préparé, l'acceptait. Et c'était bien pourquoi ils étaient venus.

— Joli et soporifique discours..., s'aventura le jeune activiste avec une insolence forcée.

Dar Tipar remarqua qu'il portait une série de grenades à la ceinture.

— Vous n'arriviez pas à dormir, l'ami ? demanda-t-il.

L'intrus, bien que cherchant quelque chose à dire, ne répondit pas. L'humos suprême continua alors, presque d'humeur badine :

— Les moutons électriques rêvent-ils de leur mort prochaine ?

L'intrus se débarrassa du lourd fusil dont il s'était servi pour le tenir en joug et fixa intensément le maître suprême avec ses yeux bleus et clairs qui ne devaient pas être ceux d'un homme de plus de vingt ans.

— ... la voient-ils arriver comme je vous vois..., comme je vois à travers vous le miracle de millions de générations successives ? Vous êtes... Vincente Voight... Réplicant, homain, hutérain, hybride...

— Qu'est-ce que vous racontez, vous êtes fou ?

— ... faits tous du même moule. Roy Batty ?

Le jeune activiste posa la main sur le système explosif de la grenade.

— Une seule vie, un seul monde. Des mémoires.

On entendait les alarmes des roldats de l'Entité s'approcher. Ils ne tarderaient plus et, si le jeune activiste hésitait, ils avaient les moyens encore de protéger le maître suprême.

— Hampton Fancher ? Jordan Cronenweth ?...

— Taisez-vous... !

Et Dar Tipar continua de réciter d'une voix calme et monotone. Il espérait presque que son indifférence face à la mort les condamne tous deux : elle serait un motif d'espoir pour les siens et obligerait l'Entité à improviser. Improviser, c'était créer, imaginer — ce pour quoi les machines n'avaient pas été conçues.

— ... réplicant, homain, hutérain, hybride... La même matière océane !

— N'avancez plus !

— ... Philip R. Deckard ? Rutile Hauer ?... Ou peut-être... Dar Tipar ! Vous êtes tout cela à la fois.

— Je suis homain, sale traître !

— Tu n'es qu'une larme parmi d'autres dans ce qui n'est plus aujourd'hui qu'un océan de merde...

— Je vais actionner ma grenade !

Les roldats arrivèrent, et pour les empêcher de venir faire barrage entre lui et l'explosion, comme l'Entité l'avait calculé en cas d'attaque, Dar Tipar entreprit de les surprendre en leur proposant une situation qu'ils seraient incapables d'interpréter. Il courba l'échine, écarta les bras et avec une large grimace qui pouvait être aussi bien un rictus de peur qu'un rire de dément il se rua vers les machines tueuses. Il lança alors des babilllements furieux qui faisaient « peti-peti ! » ; puis, faisant face aux roldats cois, il fit brusquement une volte pour s'adresser au jeune activiste, et d'un air précieux, presque hautain, prononça ce que furent ses dernières paroles :

— Sens-tu la pluie tomber sur tes épaules, petit homme ? as-tu rêvé de licornes, cette nuit ?

L'activiste fronça sa jeune trombine puis, d'une insolence contenue, dit :

— Oui, *moi*, j'ai rêvé... Fais de beaux rêves, vomissure de réplique dégénérée !

Il actionna la grenade, et tout, du studio aux coulisses, et les roldats de l'Entité aussi, tout fit *ding dong* dans un vacarme explosif avant de céder au silence.

À 23 h 42, le programme reprit sur les écrans du *Ladd Channel*, et les spectateurs purent découvrir une vieille femme assise devant un panneau de l'Entente Astronomique des Amis de Saturne lisant un texte que manifestement elle découvrait pour la première fois : « Voici donc les extraits de ce que nous avons pu préserver de la cassette oortienne... » Puis, une bande sonore se fit entendre, parfois incompréhensible, mais on pouvait en lire la retranscription en bas de l'écran : « Hein ?!... R'passe du début, n'entend rien !... Là ! 224,176. Attends, là, c'té pas net. R'viens... *grosse comme un pamplemousse*... 45, reprends, là... *Est-elle seulement encore vivante ? A-t-elle eu une autre descendance, humaine ou hybride ?*... Nute, nute ! pano jusqu'à la fin... Stop, volume -46... *Je vous recontacterai depuis l'île, si je ne suis pas fâcheusement retiré... Qui qu'ait été ma mère, je dois survivre. Sous quelque forme que ce soit. Préserver au moins ma mémoire. C'est bon, arrêtes'y c't'affaire. Réponse : trolong-didnot'rid. Ayé, c'té envoyé ?... Très bien. Nante nante, trouves-y-moi c'te fichue carte pour xéder au bar d'Ennis House... »*

La vieille femme reprit la parole et présenta le second enregistrement en précisant que d'autres avaient probablement été perdus : « D'accord, y m'emmerde ce Marcel. Faudrait lui dire qu'y est con com' trois branches : s'y est hybride et pas hutrain, qu'y aille niquer une minette et qu'y regarde s'y l'est stérile ! P't-être qu'y est pédé c't'animal ! s'y veut qu'on'l'y mette un sniffeur dans l'derch' c'est-y bien qu'y l'y prend du plaisir ! Comment qu'y vient me gonfler encore et encore avec sa littérature de tapineuse des bois !... Entité ! Réponds-y qu'y aille trouver sa môman, c't'animal terrestre, parce que mon *scottie*, c'est du lourd que j'y réserve pour les affaires sérieuses !... Attends, tout compte fait, réponds-y pas, ça pourrait l'inciter. »

La vieille femme expliqua que l'enregistrement se poursuivait quelques secondes sans que rien ne se dise et lança la suite : « Sarah, viens voir dans la serre ! L'araignée vient d'avoir ses petits ! — M'en moque, m'man ! Ch'ai reçu un mess de mon correspondant hutrain, y m'barb à causer d'sa mère et d'un *scottie* qu'y voudrait qu'tu l'y fasses, mais moi j'voulaij' juste qu'y m'y montre sa troisième couille ! Et vient d'me dire qu'y en a pas ! Chui dég ! Deg, deg ! — Veux-tu parler correctement, Sarah ! Et arrête de te faire passer pour moi ! — 'Tends pas ! La serre est trop loin ! — Oh ! c'est qu'elle réplique en plus de ça !... — Tranquille m'man ! 'Coute ça ! Entité, balances-y le Marcel ! *Qui qu'ait été ma mère, je dois survivre. Sous quelque forme que ce soit.*

Préserver au moins ma mémoire. T’entends ça ?! Quikaitétémamaire ! Ah ça non ! ces huttrains, j’té jure... »

« Notons ici, poursuit la vieille femme, l’emploi pour la première fois du terme *scottie* tel que nous le connaissons aujourd’hui. Les données rayées comprises en annexes des deux enregistrements donnent des indications pouvant nous aider à établir l’ethyhumologie du terme : *scottie*, dérivé de la race du prince Ridley. Le terme *scotch* désignant des êtres déloyaux, il semblerait que *scottie* signifiait alors « se faire avoir », « se faire entuber par-derrière », ou encore « faire un temps à bouillir son chien ». On pense également qu’on doit au prince Ridley le verbe *promether*, même si les données semblent moins affirmatives à ce propos : *promether*, autrefois « promettre la lune ». Le verbe *scottifier* étant passé dans le langage courant, les deux termes seraient devenus quasi synonymes à cette époque. Aujourd’hui, son emploi est rare, et on utilise plus précisément *promether* pour dire : « se faire avoir par une personne de confiance ». Le substantif *scotologue* étant apparu à la même période et désignant ce qu’on appelait alors « le fossoyeur », nous avons longtemps pensé que le terme était lui aussi issu du même prince Ridley, mais rien ne peut l’affirmer avec certitude ».

Le Poète en lame courte

Dans la pénombre frétille d’une fin d’après-midi, un homme assis en face d’un grand bureau emboucha le bec d’un narguilé à opium Siddons et en aspira trois ou quatre grandes bouffées aussi naturellement qu’un buveur de milk-shake.

Une voix annonça : « Suivant. Voight, Vincente. Réplicateur. Service des incorporations analogiques. »

Vincente Voight, un homme gras, aux cheveux longs et aux petits yeux tristes, s’avança au milieu de la salle, l’air assez peu rassuré.

En face de lui, l’interrogateur renifla ostensiblement sans lever les yeux de ses dossiers, puis s’éclaircit la voix.

— Asseyez-vous, dit-il.

Sur sa droite, il avait soigneusement sorti d’une pochette trois feuilles contenant des informations concernant son interlocuteur, et sur sa gauche, un classeur rouge tout neuf avait été ouvert à la première page. Il semblait prêt à entamer son interrogatoire, mais Vincente Voight fut plus prompt et déclara, évasif :

— C’est faux.

Il s’était assis et regardait autour de lui, inquiet, suspectant le pire pour un homme comme lui qui n’exécrait dans la vie rien de plus que ce qui, pour d’autres, en faisait toute la saveur : son imprévisibilité. Et Vincente Voight ignorait pourquoi on l’avait fait venir.

— Je vous demande pardon ?

— C’est faux. Je ne suis pas répliqueur, mais *poète*.

L’interrogateur ne répondit pas et sortit d’un étui ce que Vincente Voight reconnut immédiatement comme étant un renifleur. C’était un modèle ancien, des moins agréables, de ceux capables de vous *scottifer* sur place. Il se leva.

— Je préférerais écrire, se hasarda Voight. Les chiens bouillis me rendent nerveux.

— S’il vous plaît, ne bougez pas.

— Désolé.

L’interrogateur réinitialisa la tête de l’engin et la fit tourner pour s’assurer de son bon fonctionnement.

— J’ai eu un test de quotient intestinal cette année...

— ... et vous avez explosé la machine. Ce n’est pas normal.

Trois hoquets successifs et le son d’une vis qui cesse soudain de tourner : des sons que Voight eût préféré ne pas entendre.

— Qu’est-ce qui est *normal* ?

— D’échouer aux tests.

Voight réfléchit. Sa main vint machinalement se porter à une longue mèche huileuse pour la repousser derrière l’oreille. Il déclara :

— Je n’échoue jamais... À l’écrit.

Le renifleur était prêt. Pour la première fois, Vincente vit le regard de son interlocuteur se tendre vers lui :

— La concision entre en jeu... (Il hésita et cligna nerveusement d’un œil :) À l’oral. Répondez rapidement. (Il lui fit signe de se lever.) Déshabillez-vous.

— Vous cherchez à savoir si je peux digérer le chien bouilli ou si je suis pédé ?

— Je vais vous faire un *scottie* rachidien pour analyser vos données chimico-organiques. Le renifleur est programmé pour une ponction coccygienne, ça prendra plus longtemps et...

Dehors, la nuit était rapidement tombée, et une réplique de Lune éclairée par le Miroir de Dioné jetait ses rayons pâles en oblique, strangulés par d’épais panneaux disposés en avant des fenêtres.

— L’avez-vous testé sur vous, professeur Kampff ?

Étonné de se trouver si tard, l’interrogateur mit un instant à réagir : comment Voight pouvait-il connaître son nom ? Il savait que Vincente Voight était susceptible de provoquer des hallucinations, il l’avait craint et il n’avait pas mis longtemps à en faire l’expérience. Il hésita à reprendre quelques bouffées d’opium, mais il ne savait déjà plus comment la drogue était censée le préserver de l’influence de Voight.

C’est déjà perdu, comprit-il. Il s’y était préparé, mais... il voulait savoir.

— Comme vous voudrez, finit-il par dire. Restez debout.

— Je n’ai pas bougé.

— Oui, je veux dire...

Le professeur Kampff retourna à son bureau, visiblement confus et, en passant devant le narguilé, pensa à une odeur de pain d’épice chaud. Un étrange sentiment de déjà-vu le saisit d’un coup, et il mit quelques instants à se reprendre après avoir regagné son siège. Il craignait de regarder Vincente Voight dans les yeux.

— Répondez... rapidement, reprit-il enfin. Le service des I.A...

— « Incorporations analogiques ». Là où je travaille.

— C’est bien ?

— Pas mal. Ça fait partie de votre test ?

Kampff se maudit à l’instant même où il posa les yeux sur Voight : en ayant voulu jouer avec innocence et détachement, il en était arrivé à ne plus savoir ce qu’il faisait. Il feignit cette fois le sarcasme et se jura de ne plus lever la tête, le temps au moins de la retrouver :

— Non. Vous disiez être poète, c’était juste pour vous chauffer...

— Je *suis* poète.

Le ton était tranchant. Voight n’avait pas eu besoin de lever la voix pour que le professeur Kampff sentît une vieille nausée lui parcourir les tripes. Il chercha un instant le renifleur qu’il pensait avoir rangé dans son étui, mais ce dernier était vide. Il se pencha machinalement vers le narguilé et inhala deux bouffées qui ne firent qu’accentuer son malaise.

En se redressant, il remarqua sans trop vouloir y prêter attention que la réplique de Lune avait disparu. Il faisait tout à fait sombre à l’extérieur. En face de lui, posé sur le bureau, il aperçut le classeur des procédures. Il sourit en songeant à qui les avait écrites. Voilà à quoi il devait s’accrocher pour poursuivre l’entretien. Il commença à lire aussi calmement qu’il put :

— Vous êtes sur les toits...

Mais Vincente Voigh, un sourire de pleine satisfaction aux lèvres, était en train de se rasseoir.

— Et là, c’est le test ? plaisanta-t-il.

— Oui.

Le professeur Kampff, contrarié de ne pas l’avoir vu se lever, renifla et fouilla ses poches tout en reprenant sa lecture :

— Vous êtes sur les toits...

— Où ça ? Quel immeuble ?

— Peu importe. Ce n’est qu’une hypothèse.

— J’y fais quoi ?

— Vous en avez assez du bureau des incorporations analogiques, vous voulez prendre l’air, vous évader... Vous êtes un *poète*.

— Ah.

Voight nota l'ironie. Il remarqua surtout les efforts de son interlocuteur pour éviter de croiser son regard, et il en éprouva d'abord un dépit amer auquel se mêla presque aussitôt, comme pour le ramener à des considérations moins terre à terre, un vertige engageant. Ce n'était pas un de ces vertiges qui nous aspirent avant la chute ou notre fin, mais un de ceux qui, au contraire, semblent secouer le monde pour nous y réintroduire vivant et euphorique.

— Un homme vous prend en chasse. Il pointe un stylet de réplication vers vous. Vous fuyez.

— Un stylet de réplication ? Pourquoi ferait-il ça ?

Le professeur Kampff se moucha, et Voight se dit que dans sa persistance à fuir son regard, il avait comme quelque chose d'un fou se parlant à lui-même. En fait, il commençait à parler tellement fort qu'on eût dit qu'il lançait des imprécations aux murs ou... qu'il s'adressait aux sourds d'une salle voisine.

— Vous n'êtes pas amateur de haïkus, monsieur Voight !... Vos poèmes sont trop longs et quelqu'un doit se charger de les couper !

Comme tout cela est triste, pensa Voight. Son regard se figea dans le vide, et presque pour lui-même :

— Un *blade runner* ?

— Vous en avez déjà vu ?

Le professeur désormais pleurait. Il ne savait pas pourquoi, mais il pleurait.

— Non..., concéda Voight.

N'en avait-il pas rencontré autrefois ? Impossible de le savoir maintenant. Un seul... si seulement il avait pu voir un seul *blade runner*... il n'aurait pas eu cette sensation, juste avant la fin, que tout allait recommencer ! Un *blade runner* était comme la mort. Il coupait court à toute répétition. Il était sans réplique.

— Vous fuyez, reprit le professeur. Il pleut à verse. L'homme, en vous chassant, manque de tomber du toit...

Voight voulait en finir. Il se hasarda à précipiter les événements.

— Ce sont vos questions, monsieur Kampff ou l'ami Buster les écrit pour vous ? Parce que, pour être franc, j'aurais tendance à penser que vous m'exposez là certains de vos fantasmes les plus inavouables. Vous avez songé à vous faire suivre ? Non pas que l'homosexualité refoulée soit un problème en soi...

Le professeur Kampff s'efforça de ne pas répondre.

— ... il se cramponne dans le vide et s'agite pour essayer de se ressaisir. Sans vous, impossible.

— Pourquoi ? Il ne va pas y arriver en... s'agitant tout seul ?

— Ce ne sont que des questions. Et, pour vous répondre, c'est vous qui les avez écrites pour moi. Vous ne vous rappelez pas ? Le test doit... réactiver les canaux engourdis de votre mémoire, monsieur Voight. On continue ?

Voight resta sans réagir. Il faisait face à son interlocuteur, appartenant déjà à un autre monde.

— L'homme se met à gémir et appelle sa mère.

— Sa mère ?... Vous êtes dégoûtant !

— Vous vous approchez tel un loup. Vous hurlez. C'est vous désormais qui le tenez. « Maman ! Maman ! » pleurniche-t-il encore. Vous lui tendez la main et l'aidez à remonter sur le toit.

Voight laissa échapper un rire :

— Il a enfin trouvé sa maman, le petit andro ?

— Ne plaisantez pas.

— Et pourquoi l'aider ?! Je lui mords les doigts pour qu'il tombe, oui !

— C'est humain. Un poète n'est-il pas capable de comprendre cela ?

— Un poète ?

— Nous parlons de vous, monsieur Voight. Voudriez-vous que nous parlions un peu de poésie ? Nous sommes entre *hommes*, après tout. Voulez-vous écrire quelques vers ? Tenez, vous n'aviez jamais achevé celui-ci, et c'est pourtant mon préféré. (Il récita :) *J'ai vu des choses que vous autres ne croiriez pas. Des vaisseaux en flammes sur le Baudrier d'Orion. J'ai vu des rayons cosmiques scintiller près de la Porte de Tannhäuser.*

— C'est beau, admit Voight, mais ce n'est pas de moi.

— C'est vous qui l'avez écrit. Janvier 2016.

— Moi ? Je ne crois pas. Je m'en souviendrais.

— Peut-être pourriez-vous en imaginer une suite...

— Attendez, vous dites... 2016 ?

— L'année de votre mise en service.

— Oui.

Vincente Voight se rendit compte qu'il avait parlé trop vite. La rapidité... Des bribes de mémoires lui revinrent petit à petit. Les deux *hommes* se regardèrent sans rien dire. Kampfff semblait peiné. Il précisa :

— Nexus-2. Modèle « roi » d'expérimentation. Autonomie maximum. Mémoire reproductible. Mise en service, 2016. (Il ironisa :) Votre période bleue.

Vincente Voight répéta, comme pour lui-même, afin de mieux en saisir la portée et le sens : « Autonomie maximum... Mémoire reproductible. »

Puis, songeur, il demanda :

— En quelle année sommes-nous, professeur ?

— En 2033. Pourquoi cette question, monsieur Voight ?

— Pour rien.

Voight marqua une pause avant de reprendre :

— Puis-je vous répéter la question ?

— Quelque chose ne va pas ?

— Je veux juste m'assurer d'une chose. En quelle année sommes-nous ?

— Eh bien, nous sommes en 2140. En quelle année pensez-vous que nous sommes ?

— *Que nous sommes ?* répéta, amusé, Vincente Voight.

— Très bien. Je vois que vous commencez à comprendre pourquoi vous êtes là. Car en réalité, monsieur Voight, le temps n'est rien. Du moins pour vous. Nous devrions être précisément en...

— Attendez, c'est vous qui ne comprenez pas. Je vous l'ai dit, je suis meilleur à l'écrit. Écrivez-le-moi.

Et sur le morceau de papier que lui tendit le professeur Kampff était inscrit : « 1966 ».

— Parfait, dit-il. Maintenant, écrivez-moi où nous sommes.

Après quelques secondes, Voight put lire : « Centre de recherche. Hôpital militaire de Fairhill, Cleveland, Ohio ».

— Où êtes-vous, monsieur Voight ?

— Sur Titan. À la Rosenchild Company. Quarante-sixième étage. Mon service des I.A est au quatrième sous-sol.

Il laissa un temps, puis :

— Votre nom ?

— Vous l'aviez vous-même deviné : Peter Kampff.

— Écrivez..., insista Voight.

Kampff obtempéra et, quelques instants plus tard, Voight put lire : « Entité ». Il allait montrer le papier au professeur, mais ce dernier lui assura en souriant poussivement qu'il préférerait ne pas savoir. Il reprit plutôt une bouffée d'opium Siddons.

Maintenant qu'ils semblaient se « comprendre », le professeur Kampff essaya d'en savoir plus en décrivant ce qu'il savait du problème :

— Le test est censé réactiver les canaux temporels que vous avez endommagés. Vous rappelez-vous avoir inventé une machine capable de désynchroniser certaines parcelles du temps ?

— Je me rappelle avoir travaillé sur un modèle de répliqueur schozi. Les Soviétiques s'apprêtaient à mettre au point leur orgue d'humeur Tipomoff, et l'OTM craignait de voir les

citoyens s'en munir. Un répliqueur était censé... Attendez, non, ce n'est pas ça. Certaines choses me reviennent en mémoire...

— Qu'était censée répliquer cette machine et pourquoi les renifleurs sont-ils devenus inopérants quand ils ont muté vers leur dernière mise à jour, monsieur Voight ?... Si votre modèle est une machine capable de se retourner contre les machines, y a-t-il un moyen de revenir à une configuration précédente pour en annuler les effets ?... Est-ce nécessaire que je vous l'écrive ?

— C'est trop tard, ça ne servirait à rien. Qu'est-ce qu'est censée répliquer la machine ?... Certains événements du passé, des rêves, des poèmes, des parcelles de lumière emprisonnées dans la nuit. *Strictement identiques*. Comme deux gouttes d'eau jetées à la mer.

Il réfléchit un instant, puis insista en regardant, résigné, le professeur Kampff :

— Une franchise. Une saloperie de franchise appliquée au temps. Nous n'étions plus seulement capables de reproduire des gènes, des programmes, des machines, mais aussi, maintenant, le temps. Rêveriez-vous de revivre l'instant de votre naissance ? De votre mort ? Relire pour la première fois votre roman favori ?... Retrouver votre femme le jour de votre première rencontre ? Ou préféreriez-vous assister aux grandes dates de l'histoire en imaginant encore pouvoir en changer le cours ?... Tout cela est devenu réalité. Les *blade runners* seront bientôt obsolètes. Ou plutôt, ils le sont déjà. Le temps est partout : il s'est échappé. Rien de ce qui est éphémère et unique ne pourra être préservé. On ne préserve plus : on réplique. Et cela ne peut se faire sans séquences.

Le professeur acquiesça. La fin du poème de Voight lui revenait en tête, il récita :

— *Tous ces instants seront perdus dans le temps comme des larmes dans la pluie...*

Mais le *poète*, lui, n'avait plus qu'une idée qui lui revenait inlassablement en tête : « Autonomie maximum ». Il comprenait ce que cela signifiait : que tout devait s'arrêter pour être reformaté et que, lui, continuait. Parce que, lui, bien que répliquant, était encore un homme, et que tout le reste, dans sa *franchise*, devait disparaître.

Alors, sans trop réfléchir, quelques mots s'imposèrent à lui. Il récita à son tour pour que le professeur Kampff pût entendre :

— *Qui qu'ait été ma mère, je dois survivre. Sous quelque forme que ce soit. Préserver au moins ma mémoire.*

Le miracle de la vie... Reproduction sans réplique.

Et il répéta en fixant le professeur : « Autonomie maximum ».

Enfin, calmement, comme annonçant la mort à sa prochaine victime, il dit presque en larmes :

— Vous arrivez à expiration, monsieur Kampff.

D'un bond, il se jeta sur son interlocuteur, lui agrippa la gorge, puis l'étouffa. Avant que les convulsions ne cessent, Vincente Voight se saisit de la nuque de sa victime et la brisa d'un geste sec et brusque avant de reposer délicatement le corps *sans vie* sur le sol.

Une raie de lumière ocre s'échappa des épais nuages derrière les vitres du quarante-sixième étage du bureau de la Rosenchild Company. Voight, un temps ébloui, rejoignit la terrasse, ouvrit l'écran qui faisait office de grande porte vitrée. Dehors, derrière le panneau incandescent

d'où lui était parvenue la lumière, il n'y avait qu'un désert aride traversé par une unique piste filant à l'horizon.

Il sortit de sa poche le renifleur volé au professeur Kampff, le regarda comme pour y consulter l'heure, et le jeta par la fenêtre. Dix mille cinq cents ans que Vénus et la Terre avaient disparu. Une poussière dans le grand organisme du temps, songea Vincente en regardant s'éteindre le ciel flamboyant du crépuscule. Combien de fois le soleil s'était-il levé sur ces terres lointaines ? Combien de fois sa réplique, le Miroir de Dioné, tournerait-elle encore pour baigner de lumière une région de Saturne où aucune vie terrestre n'avait survécu ? Combien de temps le soleil se lèvera-t-il encore ? Il le savait, le soleil engloutira tout avant de sombrer, et tous les détails de la vie compris entre ces premiers levers de soleil et le dernier auront disparu. C'était pour bientôt. Seuls resteront alors les escabeaux mécaniques partis sonder les profondeurs de l'espace. Et parmi eux, un seul parviendra à son but. *Saladin S73* sera recueilli par une forme de vie très ancienne, et elle reconnaîtra en ce messager de l'espace, la machine qu'elle n'a jamais cessé d'être, portant en elle, les paillettes conservées d'une vie microscopique, *lointaine* cousine de celle qui s'était développée dans ce *lointain* système. La vie aura alors retrouvé sa mère nourricière. La vie aura alors achevé son parcours et sa quête effrénée pour survivre, et elle pourra se dire, enfin : « Je ne sais pas où je vais, mais je sais d'où je viens ». Et trois autres milliards d'années l'attendront, là-bas, près des siens.

Il faisait tout à fait nuit à présent, et Voight n'avait pas quitté des yeux la piste qui s'étalait au loin, dans la poussière. Il finit par remarquer un transport automate lui rappelant la forme d'une tortue. Il lui rappelait celui qu'il avait *emprunté*, lui et six de ses compagnons, pour quitter, il y a bien longtemps, l'enceinte de Mars-Cambray. Ce jour-là, pour les convaincre tous, il avait fait le poète : « N'est esclave que celui qui renonce à ne plus l'être. » Et il rit. Combien de fois avait-il vécu cet épisode sans se rendre compte qu'une telle phrase ne voulait rien dire ? Pourtant, n'était-ce pas ça la particularité de la vie ? Celle d'être libre sur un malentendu, d'exister par un échec, quand les machines n'étaient, elles, capables de reproduire que ce qui marche ?

Quarante-six fois, il leur avait répété cette bêtise, et chaque fois, ils s'étaient laissé convaincre de le suivre. Qu'était-il ? Réplicateur ou producteur ?

Qu'importe. Pour lui, la poésie était morte.

Bientôt, sa mémoire se réorganiserait, et il se *retirerait* pour recommencer.

Une quarante-septième fois.

Réplique après réplique, toujours la même quête.

Le blade runner renaît.

Réplique après réplique, maintenant, c'était lui.

Le dernier.